



Les ciseaux enchantés



par Jens Andersen*

Jens Andersen raconte comment, tout au long de sa vie, H.C. Andersen s'est adonné à l'art des papiers découpés. Il montre que ces créations plastiques, loin d'être un simple divertissement, forment une partie intégrante d'une œuvre qu'elles contribuent à éclairer.

*Dans ses papiers découpés
Andersen a mis
Toute sa poésie.
Joyeux méli-mélo
De formes et de couleurs
Au bout de ses ciseaux*

C'est ainsi qu'Andersen lui-même commentait une page très spectaculaire du livre d'Astrid Stampe paru en 1853 où sept à huit découpages en papiers multicolores et disparates composaient une seule grande image. Et c'est ainsi que nous devons considérer l'art du papier découpé chez Andersen : coloré, divertissant et poétique, il est étroitement lié à ses autres créations, poésie lyrique et dramatique, contes, romans et récits de voyage. Les papiers découpés d'Andersen ne peuvent être séparés de son œuvre écrite.

Environ mille découpages sont encore visibles à ce jour, silhouettes primitives et simples tableaux comme ouvrages plus décoratifs et sophistiqués. Tout en relevant d'un domaine particulier, ils trouvent tous leur source dans la riche imagination de ce poète qui au XIX^e siècle révolutionna la littérature mondiale avec tous ces contes destinés aux

* Cet article figure (en danois et en anglais) sur le site www.kb.dk/elib/mss/hcaklip/intro-en.htm de la bibliothèque royale du Danemark que nous remercions de nous avoir aimablement autorisés à le reproduire. Il y accompagne la présentation des collections de papiers découpés exposées par la bibliothèque royale. Les références des images citées renvoient à ces collections.

enfants et à l'enfant qui demeure en tout adulte.

C'est pourquoi la plupart des papiers découpés d'Andersen ne peuvent être relégués – comme ce fut souvent le cas de la part des chercheurs – au rang de purs divertissements et de petits jeux ou considérés comme d'amusantes illustrations de ce qui serait l'essentiel, l'univers écrit des contes.

Andersen avait une véritable passion pour l'art de « couper et coller », aussi forte que sa passion pour l'écriture et les voyages.

Il était presque toujours armé d'une paire de ciseaux ce qui pouvait, à l'occasion, devenir fort dangereux. S'ils glissaient de sa poche, il risquait de s'asseoir dessus... Cette mésaventure lui arriva lors d'un voyage en charrette à cheval dans l'île de Funen où l'on dut baigner et panser son pauvre derrière blessé.

Mais le plus souvent, il saisissait ses ciseaux avec bonheur et quand il pliait le papier et commençait à découper en long et en large, on croyait voir la manifestation de ce pouvoir magique qu'il avait de jouer avec les mots : des ciseaux surgissaient des motifs, des silhouettes, des paysages.

Un papier découpé se révélait alors comme un vrai petit conte dans l'espace avec tous les effets imaginables de profondeur et de contrastes.

« Des ciseaux d'Andersen jaillissent des contes » a-t-il écrit à un jeune ami, mettant l'accent sur la part d'improvisation dans ses papiers découpés.

Comme sa plume, ses ciseaux étaient un outil de création qui pouvait exprimer bonheur, colère, confiance, crainte, haine et amour, en faisant surgir à volonté formes et silhouettes.

C'est ce qu'évoque aussi l'un de ses fidèles jeunes amis, Otto Zinck. Vers 1830 Andersen avait réalisé quelques dessins pour le garçon. Sur l'un d'entre eux on pouvait voir sortir de la bouche d'Andersen un régiment de soldats tandis qu'un autre portrait de profil montrait plusieurs silhouettes humaines à l'allure fantastique agrippées à ses traits et prêtes à bondir. Plus tard dans sa vie Andersen développa cette étrange forme d'autoportrait ; il découpait des silhouettes avec de petits personnages dansant autour de son nez ou sur son crâne comme s'ils sortaient de sa bouche ou de ses oreilles ou étaient projetés par le souffle de son considérable nez.

C'est ainsi que bien des enfants des maisons bourgeoises de Copenhague, des manoirs danois, des palais royaux des princes d'Europe, mais aussi des enfants de ses amis comme le peintre Wilhelm Kaulbach à Munich, les poètes Elisabeth Barret et Robert Browning à Rome, Charles Dickens à Londres, c'est ainsi que tous ces enfants ont connu Hans Christian Andersen, ses ciseaux et ses papiers découpés : un écrivain débordant d'imagination et... de contes à qui il suffisait de frapper son grand front ou de saisir sa plume et ses ciseaux pour donner vie aux pages inanimées.

Quand Andersen commençait à tourner les fragments colorés à la pointe de ses ciseaux, aucun des enfants qui l'entouraient ne savait ce qui allait surgir. Il aimait commencer par une petite histoire et improvisait un conte en relation avec le thème de son découpage.

Il s'arrêtait souvent pour ajouter un nouveau pli qui brisait la symétrie et créait de nouvelles perspectives. De la même façon dans ses contes – à l'oral comme à l'écrit – il mettait au point la

chronologie et tout à coup modifiait la composition pour introduire de nouveaux points de vue ou personnages.

« Oh, Anser, pouvons-nous regarder, s'il te plaît ? » demandaient les trois petites Stampe (Astrid, Christine et Rigmar) qui habitaient au manoir de Nyso dans le Jutland. Devenues adultes, à la fin du XIX^e siècle (alors qu'Andersen était mort depuis longtemps) elles n'ont jamais oublié comme « Anser » leur racontait des histoires tout en tordant et tournant le papier autour de ses noirs ciseaux. Ces improvisations orales n'avaient pas grand chose à voir avec les lectures plus sérieuses qu'Andersen proposait aux parents des enfants et aux adultes invités le soir dans le salon du manoir où les préoccupations esthétiques étaient à l'honneur. Chacun se devait alors d'être tranquille comme une petite souris et chaque toux ou grincement de chaise – même de la part d'un enfant – encourrait la nette désapprobation d'Andersen. Mais dans la nursery, il était beaucoup plus libéral. Il s'asseyait par terre, ciseaux et papier dans les mains, entouré de quelques enfants choisis mais qui n'avaient le droit ni de s'asseoir sur ses genoux ni de tourner autour de ses épaules mais devaient rester assis à bonne distance. Alors Andersen, qui depuis son enfance rêvait de devenir acteur, devait se sentir dans son élément.

Il arrivait – d'après les souvenirs des jeunes filles de Nyso – à pleurer à chaudes larmes, à rire aux épisodes joyeux, à chuchoter pour donner le frisson ou encore à chanter, à fredonner, en suivant le rythme de la narration.

Tout à coup quand le cliquetis sec des ciseaux s'arrêtait, quand on n'entendait plus sa voix, l'histoire et les papiers découpés étaient terminés et le papier se



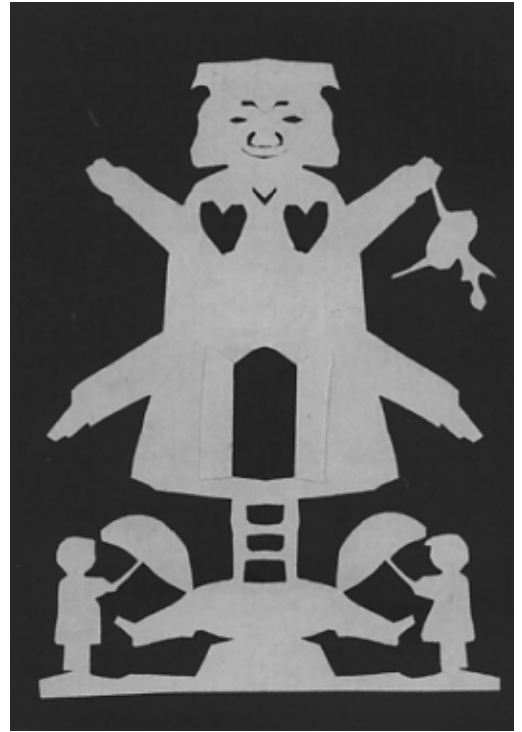
in : *Le Monde magique de Hans Christian Andersen : 1805-1875 : papiers collés, déchirés, découpés*, Damase

« Le livre d'Astrid Stampe », in : *Andersen et son temps*, Le Livre de poche (Album Pochothèque)



déployait lentement, soigneusement. Peut-être Anser soufflait-il légèrement et toute une rangée de lutins et de sylphides en courtes crinolines sortaient alors des ciseaux en dansant comme une nuée de papillons nouvellement éclos. L'une des sœurs Stampe évoque ces moments magiques : « Tels, ils ressemblaient à de petits contes de fées à leur manière. Ce n'étaient pas des illustrations de ses contes écrits mais ils étaient nés de la même surprenante imagination ». Certains des papiers découpés pouvaient aussi prendre la forme de jouets, décorations plus ou moins interactives pour la nursery comme d'amusants mobiles ou encore ces charmants et maladroits meuniers qui tiennent une échelle (Portman, Cat. 481, Portman, Cat. 491). Une large porte à guichets s'ouvre dans leur ventre que l'on peut ouvrir et fermer pour y jeter un œil. Avec ses quatre bras battant l'air, le meunier pouvait être posé sur une table ou suspendu à la fenêtre. Certains particulièrement beaux et tout dorés étaient accrochés au sapin de Noël.

Parmi les jouets que réalisa Andersen en papier découpé on trouve de petits théâtres, et des scènes avec rideau, fosse d'orchestre, coulisses et danseurs (Portman, Cat. 477) ou encore de fantastiques palais orientaux avec des minarets, des portes et des fenêtres qui s'ouvraient et se fermaient pour permettre d'entrer et d'être un peu tranquille (Laage-Petersen, n°657). Il inventa même parfois d'ambitieux aménagements pour la nursery comme ce château en papier qu'Andersen décrit dans un conte peu connu, « Les Cartes à jouer », publié trente ans après sa mort, conte qui ne figure pas dans ses œuvres complètes.¹



L'homme-moulin avec une porte, la danseuse et le Marchand de sable
in Kjeld Heltoft : *Hans Christian Andersen as an Artist*, Christian Ejlers

in Kjeld Heltoft : *Hans Christian Andersen as an Artist*, Christian Ejlers



« Les charmantes choses que l'on peut découper dans du papier et coller ! Il y avait, ainsi, un château découpé et collé, si grand qu'il emplissait une table entière, et peint de telle sorte qu'on l'aurait dit construit en pierre rouge. Il avait un toit de cuivre brillant, il avait tour et pont-levis, de l'eau dans les douves comme un miroir car c'était un miroir. Dans la plus haute tour il y avait un veilleur sculpté dans le bois, il avait une trompette pour souffler dedans mais il ne soufflait pas ».

Le conte parle d'un petit garçon appelé William à qui appartient ce merveilleux château de papier et qui aime s'agenouiller par terre ou s'affaler sur une chaise pour regarder à travers les portes la grande salle et les murs décorés de rois, reines et valets, figures d'un jeu de cartes.

Un soir où William était en train de regarder ainsi, les cartes s'animèrent, brandirent leurs sceptres, leurs éventails et leurs hallebardes et saluèrent le prince du Manoir, William, qui s'approcha tant qu'il se cogna la tête contre le château. Il fut repoussé par les valets de trèfle, pique, cœur et carreau qui le sommèrent de faire attention. Le valet de cœur fut même assez impertinent pour préciser que le petit lord de ce manoir ne s'était pas lavé les mains ce jour-là.

Les quatre valets ensuite tour à tour racontèrent au garçon que les cartes étaient autrefois des humains qui avaient trahi leur condition. En même temps, après chaque récit, William devait allumer une bougie en l'honneur de chacune des cartes.

Des bougies, du papier et un enfant ! Une catastrophe menace tandis que les valets jacassent et que William, les yeux brillants, surexcité par ces merveilleuses

visions, allume bougie après bougie tout autour du château de papier.

Ce qui devait arriver, arriva. Tout à coup William effrayé fait un bond de côté et appelle au secours son père et sa mère ; le château de papier et les cartes à jouer sont partis en flamme.

Telle fut la fin du château de William et des cartes à jouer. William vit encore et se lave les mains. Ce n'est pas sa faute si le château a brûlé. Non c'était plutôt la faute de l'éblouissante imagination d'Andersen. Ce conte des « Cartes à jouer » dénote une compréhension profonde de l'univers enfantin, du comportement et de la psychologie de l'enfance, chose tout à fait neuve dans les années 1830-1840. Jusque-là personne n'avait jamais parlé aux enfants de façon sérieuse, à leur niveau.

Le pouvoir de l'imagination et la force de la pensée dans cette rencontre entre les enfants et l'enfant toujours à l'œuvre chez Andersen créaient un mélange si explosif qu'il risquait fort de mettre le feu au papier.

Qu'Andersen puisse créer de si délicates structures et de gracieux danseurs si fins à partir d'un banal morceau de papier plié avec une lourde paire de ciseaux, c'était pure magie aux yeux des enfants. L'aînée des filles du Manoir d'Holsteinsborg, s'est souvenue – alors qu'elle était devenue adulte et baronne – des délicates poupées qu'Andersen avait découpées pour elle dans du papier blanc et qu'elle avait ensuite posées sur une table où elle les faisait voler d'avant en arrière en soufflant légèrement dessus. « Je n'arrivais pas à comprendre comment il pouvait découper de si jolies choses avec ses grandes mains et son énorme paire de ciseaux ».

À la différence des techniques de papier découpé de l'époque, Andersen ne commençait jamais par dessiner son sujet. Il découpait en s'inspirant d'un schéma intérieur, improvisé comme on peut le voir par exemple dans les deux papiers romantiques (de la collection Laage-Petersen, n°658 et n°656)) destinés à envelopper des bouquets de fleurs. Les bouquets eux-mêmes étaient très peu conventionnels – pour ne pas dire post-modernes ! – composés de fleurs sauvages cueillies dans le jardin du manoir, dans les fossés, les dunes et les landes.

Avec son sens de la couleur, sa capacité à penser en trois dimensions et son talent de peintre, il pouvait se lancer dans de grands découpages compliqués qui demandaient du temps et de la concentration.

Comme ce superbe papier découpé offert à la famille Melchior, qui est maintenant accroché sur un mur de la maison d'Andersen à Odense. On y trouve représentés la plupart des figures, symboles, sujets et thèmes favoris d'Andersen. Il comporte également plusieurs dessins à énigmes où des silhouettes se cachent dans les lignes apparentes du découpage. Le même procédé se retrouve dans les *Contes* écrits qui peuvent avoir plusieurs niveaux de signification et s'offrir ainsi à différentes interprétations.

Voyez par exemple le papier découpé apparemment simple intitulé « Danseurs sous les arbres » dans la collection Laage-Petersen (n°656). Deux jeunes sylphides dansent sous des arbres à la cime menaçante qui ressemblent à d'affreuses belles-mères ou à de grincheuses sorcières. Mais la base sombre du tableau pourrait représenter aussi bien un palais oriental ou un temple chinois qu'un navire appareillant pour

d'autres mondes où les jeunes filles entraînent le spectateur du tableau dans leur danse et leur rêve : « Venez avec nous, par ici ! »

Dans les grands albums de dessins destinés aux enfants des familles que fréquentait Andersen, on peut voir des collages dont la technique est résolument moderne. Il les composait à partir de toutes sortes de matériaux éphémères : coupures de journaux, tickets de train, factures, publicités, étiquettes, timbres, etc. qu'il coloriait ensuite et recouvrait d'autres éléments.

Il rajoutait des chutes de papier découpé ou même un très court poème écrit à l'encre qui donnait une unité aux fragments disparates. « Comme un funambule / sous la cime des arbres / se balade un homme / dont le nom est Franz. »

Dans les centaines de collages d'Andersen on peut voir un langage expressionniste qui renvoie nettement à l'art du collage des dadaïstes et des surréalistes des années 1920.

Si les collages d'Andersen sont avant-gardistes, certains de ses papiers découpés semblent en revanche remonter loin dans le temps pour rejoindre son enfance, l'origine de toutes choses, dans une vision primitive et archétypale d'un monde de contes et légendes. Ce monde lui était familier depuis son enfance pauvre passée dans les rues ou dans la campagne proche où la tradition orale était vivace et où l'on savait encore écouter et regarder.

Lorsqu'il suivait le chemin que traçaient ses ciseaux consciemment ou non, vers sa mère si superstitieuse, vers son père rationaliste mais amoureux des contes de fées, penché sur son atelier de cor-

donnier, dans un coin de la petite maison d'Odense, Andersen remontait un peu dans l'histoire de l'humanité.

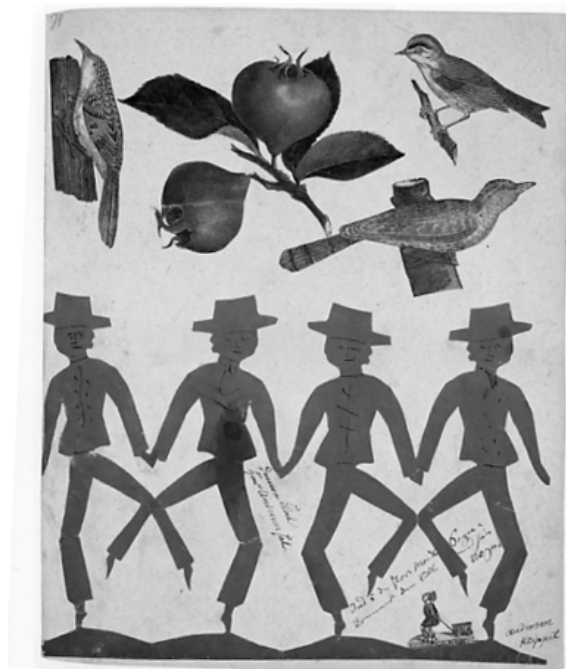
Dans ses grossiers papiers découpés qui semblent parfois avoir été déchirés à la main (et ce fut en effet le cas à partir de journaux ou de feuilles de gommier) il a donné vie à toute une série de figures colorées et de masques.

D'un côté il créait ces silhouettes gracieusement animées (Laage-Petersen, n°s657, 658) qui sont les homologues de la galerie variée et chatoyante des personnages de ses cent cinquante-six contes ; d'un autre côté, des figures souvent si grotesques et primitives qu'elles ressemblent à des formes mythiques ou rituelles de la culture Inuit, de Centre Afrique ou de Polynésie où tradition orale et sculpture ont toujours été liées à une vision mythique de la vie (Hans Christian Andersen Ørsted's Picture-Book, fol.4 verso).

Le père d'Andersen qui savait manier les ciseaux et l'aiguille avait été lui-même un habile artisan en papiers découpés et il apprit à ce garçon à la sensibilité très féminine à tenir une paire de ciseaux et à découper différents matériaux.

Dans sa jeunesse, le cordonnier de la rue Munkemølle, avait du talent pour écrire ce qu'on appelait des « lettres de promesse » – une lettre de la sorte obligeait le récepteur à deviner l'identité de celui qui la lui adressait – une forme ancienne des cartes de la Saint-Valentin. Ces lettres contenaient toujours une pointe d'érotisme coquin.

Il savait aussi, comme le raconte Andersen dans *Histoire de ma vie*, couper et coller des images et les composer de façon très amusante, si bien qu'elles pouvaient se transformer comme par magie, à l'aide d'un bout de ficelle. Il



Danseurs.

Inscriptions : « cette tache est due à Andersen » et « dans la paroisse des grands hommes / revient Andersen avec son chariot » et « Andersen a découpé ceci » - écrit de la main de A. Drewsen. Silkeborg Kunstmuseum.

In : Kjeld Heltoft : *Hans Christian Andersen as an Artist*, Christian Ejlers

Silhouette démoniaque. Livre d'images de Jonas Drewssen, 1862.

Du fonds Andersen de Jean Hersholt à la bibliothèque du Congrès, Washington DC

in : Kjeld Heltoft : *Hans Christian Andersen as an Artist*, Christian Ejlers



avait enfin fabriqué un petit théâtre dans une boîte avec un trou qui permettait à son fils – déjà fou de théâtre – de voir une rangée de marionnettes le saluer. Devenu adulte, Andersen avait donc une connaissance très précise de l’outil et des matériaux en même temps qu’un penchant très vif pour les décorations élégantes aussi bien que pour les visions les plus torturées venues des superstitions rurales transmises par sa mère dont il se fit le porte parole.

C’est cette étroite connivence avec le monde souterrain que nous retrouvons partout dans l’œuvre d’Andersen, dans ses écrits, ses dessins, ses collages et ses papiers découpés. Elfes, gnomes, sorcières, lutins et trolls apparaissent maintes fois (Petersen, n°658 + Hans Christian Andersen Ørsted’s Picture-Book, fol.30 verso + Portman n°279 + Laage-Petersen, framed cuttings) à côté de créatures informes familières du monde rural et des croyances païennes dont s’étaient inspirées les étranges sculptures sur bois de son vieux fou de grand-père.

Coiffé d’une couronne impériale en papier de couleur, un pantalon garni de branches de hêtre, son grand-père se promenait dans les rues d’Odense, escorté par une bande de gamins chahutant, pour vendre ses extravagantes sculptures : personnages à tête d’animaux, animaux pourvus d’ailes, étranges oiseaux, comme le raconte Andersen.

Des ciseaux du petit-fils, tout au long de sa vie, jaillirent de multiples images humoristiques, reflets d’un monde enchanté, intemporel et légendaire qui en regard des conquêtes scientifiques et techniques du monde moderne devint de plus en plus lointain et étrange.

Selon la formule d’un admirateur allemand qui rendait hommage à l’écrivain danois en 1873, tous les personnages de ses contes sont l’expression de « la splendeur de la poésie dans nos temps matérialistes ».

Et les voici qui se tiennent devant nous debout ou assis, se balançant et bondissant jusqu’à ce jour, les personnages des contes d’Andersen, dans les écrits comme dans les papiers découpés ; gracieux et éternels spectateurs, ils lancent un défi souriant au monde moderne. Accueillons-les toujours avec reconnaissance. Car ils sont bienveillants. Dans un papier découpé intitulé : « Tableau de danseurs », Andersen avait ajouté en note :

*Des ciseaux d’Andersen
Un conte vient de naître
Il vous l’offre en présent
Soyez-en le bienveillant critique.*

*Traduit du danois en anglais
(scissor writing) par David Hohnen,
traduit en français
par Claude Ganiayre*

1. Ce conte figure dans le tome I des *Œuvres d’Andersen* publié aux éditions de La Pléiade NRF Gallimard, 1992 dans la traduction de Régis Boyer, que nous reproduisons ici.

La plupart des collages et papiers découpés illustrant cet article sont extraits du livre *Hans Christian Andersen som billedkunstner* de Kjeld Heltoft, Copenhague, Christian Ejlers, 2005. Reproduites avec l’aimable autorisation des éditions Christian Ejlers.

Également disponible en anglais sous le titre *Hans Christian Andersen as an Artist*.

site Internet : www.ejlers.dk